

ANDRÉ DESLANDES

# L'ESCALIER

roman

*nrf*

GALLIMARD







# L'ESCALIER



ANDRÉ DESLANDES

# L'ESCALIER

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>  
*2<sup>e</sup> édition*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
© 1958, *Librairie Gallimard.*



Cette tentative semble d'ores et déjà condamnée. Il s'agit pourtant de sauver quelque chose d'estimable : un amour.

Au moment précis où j'écris ces lignes, j'aime ma femme avec une telle sécurité qu'aucun risque, aucun piège ne me paraisse nécessairement devoir être écarté.

Il s'agit de mener à son terme une expérience.

De toute façon, je ne tricherai pas, ayant depuis longtemps perdu cette habitude.

Ma femme se nomme Isabelle, ma maîtresse Juliette.

Juliette, exactement, n'est pas encore ma maîtresse.

Elle ne s'appelle pas non plus Juliette.

En classant ces notes et ces lettres, je marque quelques dates.

Ce ne sont que des points de repère dont il n'y a pas nécessité de tenir compte.

Le temps reste étranger au mécanisme de nos sentiments, leur mouvement obéit à des ressorts n'ayant rien de comparable avec ceux de l'horlogerie.

**I**

**PARIS**



*Lundi 1<sup>er</sup> juillet 1957.*

Après être demeuré quelque temps immobile, comme épinglé sur l'horizon, le dernier wagon du train qui emmène Isabelle et Olivier s'efface tout d'un coup sur la gauche.

Un maigre courant humain s'écoule par la sortie, la charrette de journaux passe près de moi et quelques ombres.

Je vois le compartiment comme si j'y étais. La vieille femme en noir déjà un peu morte, qui sent la violette, l'homme gris qui n'est pas son mari, Isabelle qui se penche vers son fils pour attirer son regard sur quelque détail du paysage, pour tenter de se distraire elle-même de l'obsession qui, l'un et l'autre, nous attache.

Elle ne sait pas que le mieux est encore

de la laisser s'installer en elle comme une maladie. Si notre amour est un cancer, toute lutte contre ses manifestations est inutile, néfaste même par le supplément de souffrance qu'elle apporte.

Non. Isabelle, la minuscule personne rétive de ton petit garçon ne pourra jamais te donner le change. Dommage, ce serait simple. De mon côté...

Le quai est désert.

Je me sens excessivement seul.

Auteuil 83-76. Au fond du quai, il y a une cabine. Je fais le numéro de Juliette.

Je suis revenu dans un café proche de la gare retrouver mon mal.

Au train, ce matin je l'accompagnai avec une joie mêlée.

Nous avons cherché en riant le wagon le meilleur. Je lui ai acheté une brassée de journaux, j'ai emmené Olivier voir la locomotive.

Les pères, souvent, conduisent leur petit garçon voir les locomotives, quelques-uns parviennent à lier conversation avec le mécanicien.

La locomotive était en retard et les rails filaient sur l'horizon que le soleil faisait trembler.

A l'horizon, je verrai le dernier carré du fourgon, la dernière image concrète de cette séparation et je me retournerai soulagé, libre

de composer tout de suite un numéro de téléphone.

Nous sommes revenus au compartiment une minute avant le départ.

Isabelle nous attendait, un peu fébrile, debout dans son tailleur bleu, ce vêtement qui lui va si bien, qui moule son corps avec réserve.

— Tu n'as besoin de rien, chérie ?

— De rien, je t'assure.

De rien sinon de toi.

Sifflets. J'ai laissé en souriant Isabelle à ses compagnons de voyage, ses journaux, son fils. Nous nous sommes embrassés furtivement, au bord des lèvres, comme s'il ne s'agissait pas d'un réel départ. Je suis descendu sur le quai, Isabelle déjà était à la fenêtre et me tendait la main.

J'ai saisi sa main, quand le train s'ébranlait, marchant à côté du wagon et faisant jeu de ne plus la lâcher.

Il aurait fallu retarder ce départ.

Nous n'y pouvions, l'un ni l'autre, plus rien ; je me retournerai, le quai sera désert...



Dans ce café lourd de chaleur et de bruit, je suis le seul perdu.

Au-dessus du carré de table brillant où est posé le verre rouge, des morceaux de souvenirs s'échafaudent, traversés de néon et de moteurs.

Je monte derrière elle l'escalier, rue des Manufactures, pour la première fois.

La courtoisie qui impose de laisser passer la femme joue de ces mauvais tours.

Je devrai suivre les jambes de ma femme, comme toutes les autres, pour l'amour.

Cet escalier ne sera pas pour moi un escalier de passage.

Il n'a rien de plaisant, il est sale, il est extrêmement vrai.

Combien de fois aurai-je à le monter, à le descendre, la main au fil de la rampe ?

Pour partir en vacances, pour en revenir, pour accompagner quelqu'un, pour le vin, les pommes de terre, l'enfant, le sucre, le médecin, les meubles, le courrier, le gaz.

Des centaines, des milliers de fois jusqu'à l'usure non de son bois mais de mon corps, jusqu'au jour où je redescendrai gratter un peu de charbon à la cave et remonterai le seau en soufflant. A l'avant-dernière marche de notre palier je m'arrêterai la main sur le cœur et basculerai, avec le charbon sur le dos anguleux des marches, enfilade de culbutes qui me mèneront sur le seuil, là où il y a toujours des taches d'humidité.

Isabelle mourra quelques jours plus tard et la maison inutile n'aura plus qu'à brûler avec ses souvenirs et ses maléfices.

Sa carcasse plate, personne ne prendra le soin de la démolir.

Dans le même escalier, j'ai poursuivi un jour les jambes de Florence.

Florence était enveloppée, bien qu'il fasse comme aujourd'hui très chaud, d'une vaste gabardine rousse.

Florence est une amie d'Isabelle.

De passage à Paris, elle était venue à mon bureau. Des tresses noires encadraient son visage un peu maigre. Je l'avais invitée à déjeuner.

Florence ne menait pas une vie facile et était contrainte de changer souvent d'amant. Nous avons dans une rue en pente acheté des radis, deux bottes qu'elle avait engouffrées dans les plis de l'imperméable.

Rue des Manufactures elle monta l'escalier à une vitesse étonnante, l'envol de ses talons était un galop de gazelle.

Je la rejoignis à la porte. Isabelle était sortie.

Elle était haletante, le rose lui venait aux pommettes, je ne pus me retenir de la prendre par les épaules pour l'embrasser goulûment, comme on boit un verre d'eau par ces chaleurs.

Elle me repoussa doucement, elle détacha la ceinture de son imperméable, elle était enceinte.



ANDRÉ DESLANDES

## L'ESCALIER

L'amour n'est-il pas d'abord l'effroi de la solitude ?

Un modeste aide-comptable, très attaché à sa femme Isabelle et à son fils Olivier, éprouve chaque année à l'époque des vacances un vide insupportable qu'il comble avec une éphémère aventure. Le signal du train qui emmène Isabelle fait de lui un autre homme, malheureux tout d'abord, puis déchaîné.

Cet été-ci, il commence à s'attacher à une jeune femme qui ne lui donne plus signe de vie et cela suffit pour que, au lieu de l'habituelle passade charnelle, se développent en lui les marques d'une véritable passion.

Ce nouvel état fait obstacle à la fatalité avec laquelle il ressoudait habituellement son amour conjugal et la dissension avec Isabelle s'amplifie progressivement jusqu'au moment où il la quitte pour rejoindre Juliette.

Mais celle-ci a disparu sans espoir de retour et lui se retrouve prisonnier de la cage de son escalier, image de sa vraie solitude.



André Deslandes est né en 1922. Études secondaires. Journaliste, a collaboré à des hebdomadaires, des revues, à la radio. Il a publié des nouvelles et, en 1957, un roman, *Marron des Dimanches*, chez un autre éditeur.